

Recherches sociographiques



La sociologie de la culture : problèmes d'adéquation

Jean-Pierre Desaulniers

Volume 26, numéro 3, 1985

Situation de la recherche sur le « Canada français », 1962-1984 II

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056172ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056172ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Desaulniers, J.-P. (1985). La sociologie de la culture : problèmes d'adéquation. *Recherches sociographiques*, 26(3), 457-466. <https://doi.org/10.7202/056172ar>

Résumé de l'article

Les sociologues n'ont pas su s'adapter à l'évolution de la culture depuis vingt ans. Le modèle de la culture ciment communautaire ne reflète pas l'éclatement de la culture mass médiatique, expression de la nouvelle sensibilité du dérisoire. L'histoire et les institutions qui en sont tributaires sont rejetées par la civilisation de l'espace, qui est celle de la vitesse, de l'ubiquité, de l'éphémère. Les identités sont troquées pour le vagabondage et les métamorphoses de l'homme-caméléon. Il faut donc ajuster le métier de sociologue à la mesure des emportements d'époque et de l'errance culturelle. Un autre retard à rattraper.

LA SOCIOLOGIE DE LA CULTURE : PROBLÈMES D'ADÉQUATION *

Les sociologues n'ont pas su s'adapter à l'évolution de la culture depuis vingt ans. Le modèle de la culture ciment communautaire ne reflète pas l'éclatement de la culture massmédiate, expression de la nouvelle sensibilité du dérisoire. L'histoire et les institutions qui en sont tributaires sont rejetées par la civilisation de l'espace, qui est celle de la vitesse, de l'ubiquité, de l'éphémère. Les identités sont troquées pour le vagabondage et les métamorphoses de l'homme-caméléon. Il faut donc ajuster le métier de sociologue à la mesure des emportements d'époque et de l'érrance culturelle. Un autre retard à rattraper.

Vous admettez que c'est un moyen contrat que d'oser faire le bilan de vingt ans de sociologie de la culture au Québec ! S'il fallait se contenter de repérer ou d'énumérer les principaux courants, ça irait. Mais tellement d'événements ont brassé le Québec en une génération qu'il faut inévitablement tenir compte de l'adéquation entre cette mutation phénoménale de la société et l'évolution nettement moins spectaculaire de la sociologie. À titre d'exemples, prenons les mouvements d'idées entre les premiers essais de Vadeboncoeur et les esclandres récents de Pétrowski, l'emportement ludique depuis les premières apparitions de Vignault au T.N.M. jusqu'au succès inattendu de Lapointe à Bobino, la fougue politique depuis les charges rinistes contre la reine jusqu'à la sortie théâtrale de Trudeau, la transformation de la quotidienneté depuis l'achat de votre première automobile à celui pour bientôt de votre magnéto-scope. Autrement dit, les sociologues de la culture ont-ils suivi et suivent-ils encore ce vaste mouvement ? Trouvons-nous chez eux un discours explicatif simple, ni idéologique, ni mythique, qui permette au citoyen de se retrouver dans cette mouvance ?

*L'auteur remercie Anne-Marie Héту pour son travail préparatoire de recherche et pour la critique continuelle et soutenue durant la préparation de cette communication.

D'abord un coup de dépression

Avant d'aborder les questions ci-dessus, voyons l'état du métier actuellement. J'aimerais bien dire comme Bourdieu (qui ne connaît probablement pas Gérard Filion) « que le plus grand service que l'on puisse rendre à la sociologie, c'est de ne rien lui demander ». Mais une telle requête semblerait déplacée dans une période cruciale de réalignement des universitaires vers l'enseignement professionnel et les recherches appliquées.

Le sociologue de la culture qui défend avant tout une sensibilité spécifique face aux choses de la société, sans même proposer un vrai métier, occupe une position précaire qui se déplacera peut-être vers un cagibit ouaté. La chute des effectifs étudiants en sociologie et en anthropologie demeure un indice agaçant du retournement de la popularité à l'égard de ces disciplines. Contrairement au scientifique, le sociologue n'est pas protégé dans les laboratoires connus de lui seul. Il y aura toujours quelqu'un, journaliste futé ou cinéaste attentif, pour parler de la culture à sa place. Bref, la sociologie de la culture peut disparaître en douce sans faire de mal à personne. Ce qui n'était pas le cas il y a vingt ans, où, dans la foulée d'un Michael Harrington, on croyait l'intervention culturelle toujours possible. Et si, en plus, la sociologie de la culture ne suit pas la culture, le sociologue deviendra vite reliquaire d'une culture fantomatique dans un quelconque grenier universitaire.

Bref retour historique

Maintenant, abordons nos questions. Afin de lever toute ambiguïté, mais aussi manière de compliquer le problème, accordons au sociologue un handicap, comme au golf, à cause de son rattachement à une continuité théorique et méthodologique et de la lourdeur institutionnelle. Mettons qu'il prenne un certain retard, mais pas trop.

Je suis allé fureter du côté des thèses déposées en sociologie depuis 1960, des articles de *Recherches sociographiques* et de *Sociologie et sociétés*, enfin du côté des travaux de l'Institut québécois de recherche sur la culture, éliminant d'office tout le reste, de *Liberté* à *Parachute*, pour aller à l'essentiel, au noyau dur de la réflexion sur la culture au Québec. Je suis sorti perplexe d'un tel inventaire. Car si les sujets étonnent par leur diversité, allant des garderies jusqu'à l'image de la masculinité un peu partout, la continuité n'est pas immédiatement perceptible, l'évolution peu tangible et l'adaptation aux aspects culturels nouveaux peu manifeste. Peu de choses sur les médias, rien sur le sport, par exemple. Rien sur l'idéologie de la consommation, ni sur les modifications conséquentes de la domesticité, rien sur la philosophie de la jeunesse à travers sa musique ou ses modes plus ou moins *punks*; rien sur la version culturelle de la « crise » ou, à l'inverse, sur la fête.

Curieusement, on ne retrouve ni dans la théorie, ni dans les monographies, le reflet de la culture éclatée, débridée, séductrice, changeante depuis vingt ans. On ne retrouve pas, du moins en prémonition ou lecture anticipatrice, cette culture actuelle, celle qui nous entoure, constituée des faits divers du *Journal de Montréal*, des Expos, de Boy George, de Pascault ou Arthur, des romans Harlequin, des voyages en Espagne, au Mexique ou en Terre de Baffin, des secrétaires et collègues du bureau, des essais culinaires empruntés dans Bocuse ou dans *Sel et poivre* que nous imposent nos amis, des micro-ordinateurs ou des clubs vidéo du coin. Autrement dit, rien sur les surprises, curiosités, animations du tourbillon culturel de notre quotidienneté depuis au moins deux décennies. Mais quelque chose de sage, de convaincu, de digne et de statique. Dit franchement, je n'ai pas repéré d'accélération aux préoccupations sociologiques équivalente à l'effervescence culturelle. Même tenant compte du retard inévitable, la sociologie n'annonce rien au fil des ans.

La « sensibilité rationalisante », faite de curiosité pour l'insolite, d'attachement au résiduel apparemment insignifiant, qu'on attendrait du sociologue, ne transpire pas de ces productions. L'intuition calibrée, dont Marcuse aura été le plus grand porteur, n'apparaît pas, cette intuition prévoyante à l'aide de symptômes ingorés par tous et pourtant patents.

Il ne s'agit pas de jeter un doute sur la qualité de ces travaux ni sur la sincérité des chercheurs, mais simplement de vouloir tenir compte de la pertinence conjoncturelle de ces recherches, dans l'éventualité d'une production trop enfermée sur elle-même plutôt que directement braquée sur la culture. Si c'était le cas, il faudrait admettre que les sociologues s'éloignent dangereusement de la culture (appelons-la courante) qui va de Dutoit à la planche à voile.

Maintenant, le présent

Si nous considérons l'influence publique directe des sociologues de la culture depuis vingt ans, nous constaterions sûrement un recul de leur présence. Le contexte social devient de moins en moins tolérant à l'égard du discours sociologique. Marcel Rioux aura peut-être été le seul à jamais réussir des percées populaires. On ignore encore si les sociologues suivent la culture, mais il est certain que la société ne suit pas les sociologues.

Pour avoir travaillé pendant trois ans aux Éditions Saint-Martin, je connais les réserves devant des manuscrits de sociologues. Ces remarques ne datent pas d'hier mais elles sont désormais systématiques : c'est toujours trop théorique, ça n'est jamais suffisamment d'actualité et ça ne concerne jamais ce à quoi les gens s'intéressent directement. Ne discutons pas du caractère plus ou moins oiseux de ces préjugés. Considérons-les plutôt comme des résonateurs d'époque et regardons le contexte de leur expression. Au lieu de chercher à savoir si aujourd'hui le sociologue suit la culture, interrogeons-nous sur sa

marginalisation possible. Que ça vienne de lui ou des autres, l'éloignement sera le même.

Acceptons l'idée d'une chute de crédibilité de la sociologie de la culture et mettons en parallèle les trois stéréotypes suivants : l'art de compliquer des évidences, la lenteur intellectuelle et la réclusion hors de la « vraie vie », et trois traits caractéristiques de la culture contemporaine : le massmédialisme, la fascination pour la vitesse et l'imbroglia des rôles et des normes.

Comme un message

Tante Cécile habite Villeray, à deux pas du parc Jarry. C'est une grand-mère catholique, pratiquante et fervente. « Je n'irai pas au parc, disait-elle à propos de la messe papale, je vais la regarder à la télévision. On voit beaucoup mieux. Et à mon âge, c'est beaucoup moins fatigant. » Elle n'ira pas à la messe ; elle la verra. Et elle mourra un jour sans regretter de ne s'être approchée une seule fois de l'aura magique papale. Effacement en douce de la participation rituelle communautaire ; érosion lente de l'institution ecclésiale comme lieu de rassemblement des fidèles ; abstraction progressive des liens collectifs. Voilà le travail de la télévision.

Les médias transforment évidemment, et ce de façon considérable, la sémantique sociale. Mais surtout, et même dans des circonstances aussi traditionnelles que la messe, ils transforment les jeux d'identification et d'appartenance. Paradoxalement, en se rapprochant du social, à travers les informations ou les illustrations fictives, le téléspectateur s'en éloigne tout autant. Il y développe une sorte d'indépendance d'esprit analytique, du moins d'observation. Il préfère voir plutôt que de s'entendre dire. Il rejette ainsi discrètement (secrètement ?) les institutions du prononcé normatif ou consigné (l'Église, l'école, etc.). Il se retranche derrière l'abstraction de son écran cathodique.

Du coup, la société se donne à voir totalement. Les médias scrutent malicieusement toutes les fibres du tissu social. Et c'est la société tout entière qui devient « comme un message ». « Société du spectacle », disait l'autre.

Rue Saint-Denis, cette fois. Un clochard apparaît devant la terrasse où je suis installé. Il a dans la cinquantaine, le visage raviné de rides profondes, le dos voûté et la démarche ondulante. Il braille un air perdu de rigodon sur sa « musique à bouche », maladroitement et pour lui seul. Un jeune adulte le suit, mais ne l'entend pas, ne le voit même pas. Il a le regard haut, perdu, la stature étirée et rythmée au son de son *walkman*. Message immédiat et concret des courts-circuits d'époques, des symbolisations (musique) et instruments de symbolisation (harmonica et *walkman*) discordants et pourtant concomitants, des préférences différencielles pour le laid bricolé ou pour le beau consommé. Pendant quelques secondes, j'ai vu, droit devant moi, passer un message.

À travers les fantaisies de chacun, les excentricités de la mode, la pléthore des signes médiatiques, la culture devient tout entière représentative à elle-même. Les gens ne cessent de s'interpeller tout en refusant de se retrouver, de se regrouper, de se réunir. Bref, de faire communauté autrement qu'à travers ce désir partagé de s'observer mutuellement. La société du spectacle est un démenti flagrant à une conception de la culture comme cimentation de liens communautaires, surtout autour d'identités nationales historiques, telle la culture québécoise.

Or les médias ne créent pas de toute pièce cette société distante et de fausse convivialité ; ils en font la catalyse à travers une dialectique très profonde. Et il est malheureux que la majorité des sociologues s'acharnent à ne comprendre l'influence des médias que sous le vocable d'« impact ». Modèle simpliste du parasitage d'un système, la culture, dont on voudrait conserver le modèle d'une totalité indépendante. Comme si les médias étaient quelque chose d'extérieur à la société et qu'ils s'imposaient à la façon de saltimbanques ou de charlatans à la porte du village. On oublie trop facilement qu'ils sont le produit de la société et non l'inverse, qu'ils appartiennent totalement au social, en rendant manifeste, explicite, une fantasmagorie collective déjà inscrite dans la culture et sollicitée par les gens.

De même, il est malheureux qu'on tente actuellement de réifier l'idée d'impact sous cet autre vocable, « industrie culturelle », et de nommer, à la façon d'un exorcisme, les saltimbanques : les « Américains ». La contraction, industrie et culture, est élégante, mais elle occulte le fait qu'un produit est d'abord attendu, sollicité, bref acheté avant d'être vendu. Sinon, à partir de quels axiomes pourrions-nous considérer des émissions comme *Les Moineaux et les Pinsons*, *The Price is Right* ou *La soirée du hockey* ? Sauf pour celui qui veut que les médias abrutissent facilement une population dont l'âge mental ne dépasse guère huit, dix ou douze ans, selon le degré de tolérance propre à chacun ?

Les médias répondent à une sensibilité culturelle et à une logique onirique spécifiques. Ils actualisent aussi une volonté de rompre avec les institutions du dire ; ils contreviennent à toutes les formes d'imposition directe de ce qu'il faut penser, dire ou faire, dont évidemment la théorie universitaire. L'image de l'intellectuel ténébreux est parfaite, en contre-façon d'une culture massmédias-tique.

Pourquoi dès lors ne pas reconnaître la possibilité du vieillissement de la famille, de l'Église ou de l'école en tant que mode de pensée et de sensibilité ? Pourquoi ne pas envisager l'idée que ce vieillissement soit déjà attendu, préparé par la culture elle-même et que les médias représentent tout au plus une valeur de remplacement ? Pourquoi enfin ne pas envisager que le retranchement du téléspectateur soit un refus des institutions et « la fin du social » ?

De toute évidence, le sociologue doit développer rapidement un autre modèle de la culture, intégrant de façon plus réaliste les médias, et faisant état d'une sensibilité et d'une mentalité spécifiques à ce type de culture. Un modèle, en fait, qui reconnaisse l'importance des forces d'emportement du dérisoire, de l'inutile, du « don du rien », bien en deçà des forces de contrainte et de rigidification des comportements. J'ai de plus en plus l'impression que la conception même de la culture véhiculée par une mentalité massmédiate et celle véhiculée par les sociologues n'ont plus aucune adéquation. Il y a trop souvent mésentente. Le sociologue doit partager ce goût du dérisoire. Il doit même investir directement les médias. Il a trop à dire actuellement pour que son retrait ne soit perçu comme suspect et comme une confirmation de son impossibilité de se sortir de ses théories.

Pensez vite

Les passagers du Boeing 747 d'Air France en navette entre Paris et Montréal, en juillet 1984, avaient droit à la présentation d'un James Bond. L'intrigue de *Only for your eyes* promenait le spectateur tantôt à Londres, tantôt à Athènes, Moscou, Madrid, dans les Alpes italiennes, à Corfu, au large de Chypre et, finalement, dans un port retranché de Bulgarie où les Chevaliers de la démocratie anéantissent les despotes de l'obscurantisme sous le souffle d'une explosion apocalyptique. En dehors des quelques scènes explicatives des missions de Bond, dans les bureaux de Londres et de Moscou, toute l'action se déroule dans des endroits de villégiature. Bond fait alors preuve de sa grande dextérité en plongée sous-marine, en motocross, à la voile, en ski aquatique ou alpin et en alpinisme. La présentation de ce film en plein vol avait l'avantage de projeter, juste avant le retour, ces quelques centaines de touristes dans l'univers idéalisé de leurs déplacements, faisant coïncider la liberté de leur errance vacancière avec les obligations laborieuses de Bond au hasard de ses missions. Un rêve de plus dans le circuit aérien idyllique « Paris-Montréal ».

Le *boom* de l'aviation commerciale de la fin des années cinquante a donné lieu aux mouvements nomades les plus considérables depuis les débuts de l'humanité. La « société de l'ubiquité » est celle de la télévision, mais aussi plus concrètement celle des agences de voyage. Les touristes ont toute l'apparence de troupes bédouines, mais leur errance en est une de disponibilité, malheureusement vide. Disponibilité inassouvie qu'on soulage à coup de crème pour bronzer et de *drinks* exotiques. Cégépiens en cavale au Maroc, seconde lune de miel en Italie, fugue d'amour à New York et retraite à Miami.

Au-delà des rêves filmiques et de la réalité touristique dérisoire, apparaissent les nouveaux héros modernes : tournées foudroyantes des chanteurs à la mode, tournée humanitaire d'un pape, tournée pacifiste d'un premier ministre. Ou encore, les événements spectaculaires de réconciliation planétaire

et d'échange international : voiliers à Québec ou Olympiques à Los Angeles. La culture devient ivresse déambulatoire et dromomaniaque, dénominateur enfin commun entre les deux grands symboles de notre temps, l'automobile et la télévision : « au coin de la rue, l'aventure ».

Pour comprendre ce contexte, il faut admettre l'importance de l'électricité comme pierre d'angle de cet emportement. L'électricité, symbole matérialisé de l'instantanéité et de la vitesse ultime, trouve son équivalent culturel dans la construction de sociétés structurées en circuits parfaitement interreliés et immédiatement en relation : vaincre totalement demain la résistance de l'espace en saisissant culturellement l'idée de vitesse. « L'électro-dynamique des corps en mouvement », cet article écrit par un fonctionnaire bâlois en 1904, prouvait déjà que les deux vecteurs fondamentaux de la physique, l'espace et le temps, trouvent leur réconciliation isomorphique dans la vitesse, au prix de déformations perceptuelles « relatives ». Comme Freud, qui a reconstruit l'univers mythique du corps et de l'esprit, Einstein a refait l'univers mythique du monde physique : la réalité devient contextuelle et conjoncturelle, changeante, compromettant enfin l'ancienne réalité sacralisée, immobile, donnée pour essentielle et éternelle.

Si « la distance n'a plus d'importance », le temps n'a plus de valeur. Le rejet de l'histoire et de sa trame ressort comme une preuve *in absentia* de l'accélération du mouvement culturel, donc de la conquête symbolique de la vitesse. Société de l'ubiquité soit, mais aussi société de l'éphémère. Comme si une volonté démesurée de rejoindre le contemporain rendait inopportunes les redevances aux ancêtres, univers statique immobilisé dans ses acrimonies indissolubles. Comme si l'instantanéité polymorphe de l'image, donc de l'espace, s'opposait à la lenteur du temps de la lecture...

Dès lors, les institutions directement tributaires de l'histoire et des continuités historiques, telles la famille, la religion et l'éducation scolaire, sont forcées de se réajuster complètement et de s'adapter à une hiérarchie des valeurs reposant d'abord sur l'espace et la vitesse du déplacement. De même, le sociologue de la culture doit reviser ses positions. D'abord, concrètement, il doit s'habituer à travailler rapidement et à réagir aux événements avec promptitude. Il doit apprendre à se méfier des longs temps de théorisation et de vérifications méthodologiques. Mais aussi, il doit reconsidérer le modèle culturel traditionnel qui accorde beaucoup de place au fil historique et à la pérennité des *habitus*. Ce modèle vaut pour des sociétés stables, des civilisations misant sur le temps, mais il s'estompe dans des sociétés fascinées par l'accélération du mouvement, des civilisations de l'espace.

Les métamorphoses

Leonard Zelig, l'homme caméléon, livre l'une des fables cinématographiques les plus captivantes des dernières années. Ce qu'on considère comme étant le problème de Zelig, son absence totale de personnalité, représente en fait un fantasme fort courant : le pouvoir de se transformer en plusieurs personnages et de vivre ainsi tour à tour les expériences les plus disparates. Sacrifier l'unité d'une vie au profit d'un vagabondage social complètement débridé. Accepter la confusion de son être à l'avantage d'un *no-where* social. S'entraîner en compagnie de Babe Ruth, discuter avec le président des U.S.A., apparaître avec le pape ou palabrer entre rabbins. Bref, se laisser emporter par le social, par la simulation des rôles, s'y cacher n'importe où, n'importe comment (le caméléon) et traverser ainsi l'aliénation culturelle par l'autre bout du tunnel.

L'heure est à la métamorphose. Les enfants des bourgeois s'habillent avec des vêtements de brocante alors que les enfants d'ouvriers tentent leur chance dans des institutions bourgeoises (les universités).

La société regorge de prophètes de tout acabit, de celui du Tarot égyptien à celui du « cri primal » ou du « développement intégral » ; alors que les prêtres se font discrets, vivant parmi leurs fidèles, « prêtres ouvriers » et « religieuses laïques ». La ville se déguise en village (rues piétonnières et *atrium*) pendant que le village double et triple inutilement les voies de son artère principale. Le shérif devient président des U.S.A. et madame Fabius se présente à Matignon en « deux-chevaux ». Les formes les plus aberrantes de travestissement social apparaissent, dont l'inversion des rôles sexuels ne sont que les manifestations les plus visibles. Comment dès lors interpréter la culture comme un système rigide, clos, consignatoire et codé, alors qu'elle devient porteuse des transfigurations les plus curieuses des rôles et des symboles ?

La chaîne continue des « faits divers » accentue cette impression d'un relâchement complet des normes et des repères sociaux. La jeune avocate intelligente et respectée découpe le cadavre de son amant et le cache dans un congélateur. Le garçon gentil et faible tue une enfant en l'abandonnant dans un boisé. Le directeur de la section policière des stupéfiants est trouvé coupable de trafic de drogue. Le Québécois en mal d'identité culturelle attaque, mitraille sous le bras, les membres de l'Assemblée nationale, reconnus comme les plus protectionnistes de la culture québécoise. Le paranoïaque américain descend froidement des enfants au paradis McDonald's. Le paraplégique de soixante-trois ans tue « par rancœur » (*dixit Le Monde*) son médecin, une femme de cinquante-sept ans reconnue pour sa grande condition physique. Et combien d'autres, chaque jour. Loin d'être des épiphénomènes, des résidus de fantasmes de sorcellerie et de possession, les faits divers reproduisent les jeux de renversement les plus fascinants et les plus conformes à « l'esprit du temps ».

La culture devient catastrophique ou excentrique. Le normal, le moyen, l'habituel sont des attitudes désormais perçues comme des manifestations vaguement pathogènes de démission sociale. Mais plus encore : la représentation adopte des formes de plus en plus troubles ou mélangées. Réalité *versus* fiction. Tout se confond et s'exprime dans des lieux intermédiaires indéfinis. Zelig est, là encore, un exemple intéressant. Bien qu'interprété par des acteurs connus (Allen, Farrow), le film se déroule entièrement comme un documentaire où interviennent des spécialistes reconnus tels Bruno Bettelheim ou Susan Sontag, qui donnent leur avis sur la « maladie » de Zelig avec le plus grand sérieux du monde. Zelig a-t-il déjà existé ou pas ? Question inévitable à la sortie du cinéma. Quel est le visage maintenant retenu de Duplessis ? Celui du politicien, natif de Yamachiche, ou celui du comédien Jean Lapointe ? Quelle est l'image effective que les enfants se font de Michael Jackson ? Celle d'un chanteur populaire entouré d'une machinerie *marketing* considérable ou celle d'un Peter Pan réincarné (plus vraisemblablement incarné) ? Une longue discussion eut lieu à Hollywood, il y a quelques années, lorsque Miss Piggy a été mise en nomination pour l'Oscar de la meilleure actrice de l'année. Pouvait-on permettre une confrontation entre une marionnette et une Jane Fonda ?

Favorisée par une technologie fabuleuse, la culture s'imprègne d'artifices, d'illusionnisme, en forçant la frontière entre ce qui doit être considéré comme réalité ou comme fiction. La réalité se mue en plausible et la fiction en vraisemblable, retenues ensemble par une vérité non pas essentielle (tenant à l'essence des choses), mais consensuelle (emballements populaires et cotes d'écoute). Nous assistons à une transformation radicale, non seulement à la perception du monde, mais aussi du « contrat social », passant d'une utopie reposant sur un projet politique, donné comme « raisonnable » et comme fondamental, à une utopie de la libération des fantaisies de chacun, encouragée par la forte idéologie de la consommation. Une démocratie sans véritable centration, sans même de réalité politique directe (*cf.* la défection généralisée à l'égard de la politique) mais constituée par la réalité diversifiée de la fantaisie de chacun.

Le sérieux du sociologue contraste alors violemment avec cette frénésie du déplacement des rôles et des normes, de ce vaste jeu de chaise musicale plus ou moins carnavalesque ; il donne l'impression d'être complètement hors de l'exubérance votive. La stabilité universitaire, la fixité des acquis académiques, les références à la conception d'une culture codée et consigné démarquent le sociologue d'une vision courante du mouvement social tout entier. Il lui est alors facile d'apparaître comme le prototype d'un savoir intégrateur, systématisant abstraitement la société et ne comprenant rien à un savoir reposant sur l'expérience directe et la négociation fluide des rôles.

Qui a raison ?

Je ne parle pas d'interdire la réflexion théorique, d'accélérer artificiellement les recherches ou de se pavaner à la télévision. Je parle d'ajuster le métier à la mesure des emportements d'époque. Je souhaite une production théorique alerte, souple, vivante, déconcertante. Je souhaite des méthodes percutantes, imaginatives, habiles. Je souhaite le maintien d'une position paradoxale — être à la fois partie prenante et juge de la culture — mais productive, sensible. En bref, je souhaite naïvement une clairvoyance plus audacieuse. Car, à mon avis, les sociologues n'ont pas vraiment suivi l'évolution de la culture depuis vingt ans et leur marginalisation s'accroît constamment.

Mais qui a raison ? Ma perception positive de l'errance culturelle actuelle va à l'encontre d'une position de principe que l'Institut de la culture a adoptée déjà. Dans le premier rapport annuel de l'Institut, on lit :

« Une préoccupation foncière anime tous les travaux de l'Institut. On peut envisager la culture de bien des points de vue, et ce n'est pas le lieu dans ce Rapport de les recenser. Il semble que l'un des phénomènes culturels essentiels de notre temps, peut-être le plus décisif, réside dans ce qu'on pourrait appeler la désappropriation culturelle. On le reconnaît à plusieurs signes. Le changement culturel, particulièrement accéléré, engendre des idéaux nouveaux, mais aussi des déracinements, une crise d'identité. »

Les symptômes ensuite énumérés concernent l'industrialisation de la culture, l'empire de la culture savante et le manque d'assise de la culture populaire.

Quel étrange diagnostic. Jamais la culture n'a pris autant de place dans la quotidienneté de chacun. Jamais la majorité des citoyens ne s'est sentie autant à l'aise dans le flux du changement. Jamais les gens n'ont rejeté avec autant d'aisance les stigmates d'identités forcées, produits de discours, d'histoire et d'institutions établis. La culture s'affranchit d'elle-même. Ne vaut-il pas mieux y voir un signe manifeste de grande salubrité ? Après tout, pourquoi pas *Dallas* quand on sait d'avance que les téléspectateurs vont prendre les malheurs de Paméla avec le grain de sel narquois de ceux qui n'oublie pas la romance ?

Je pressens beaucoup plus une désappropriation de la culture par les sociologues, dont ils peuvent facilement devenir complices, derrière un désabusement curieux. En vingt ans, les sociologues de la culture ont défendu leur place. Ils ont beaucoup produit. À travers les longues discussions sur l'idéologie, sur les savoirs communs, sur la dynamique de la quotidienneté, ils ont rattrapé un retard considérable. Mais n'oublions pas que la machine n'a pas arrêté d'avancer pendant cette même période et qu'il nous faut rattraper ce nouveau retard. Peut-être après tout suivons-nous toujours.

Jean-Pierre DESAULNIERS

*Département des communications,
Université du Québec à Montréal.*